

Après avoir ainsi invoqué les divinités propices, le fakir commença ses tours. Je laisse de côté tout ce qui touche à l'adresse et à l'escamotage, dont on peut aisément se faire une idée par nos baladins d'Europe, quoiqu'ils soient incomparablement moins habiles que les jongleurs indous. En effet, ces derniers opèrent sans aucun instrument ; ils ne connaissent ni les tables à double fond, ni les gobelets, ni les bouteilles inépuisables, ni les boules s'aplatissant et rentrant les unes dans les autres ; ils ne peuvent rien cacher sur eux, ne possédant d'autre vêtement qu'une pièce de toile de vingt centimètres carrés en guise de feuille de vigne.

Mais tout cela n'était que le prélude ; la véritable séance allait commencer. Saisissant une espèce de flageolet-microscopique appelé *vagoudah*, qu'il portait attaché à une mèche de ses cheveux, Chibh-Chondor se mit à en tirer des sons à peine perceptibles et assez semblables au gazouillement du *tailapaca* (buveur d'huile), sorte d'oiseau ainsi appelé parce qu'il est très friand de la noix de coco, écrasée, qu'il vient ramasser jusque entre les pieds des éléphants dans les moulins à l'huile. Le chant de cet oiseau se compose de roulades dont les sons sont tellement tenus et légers qu'à quelques pas ils se confondent dans un bourdonnement d'un effet singulier.

L'Indou imitait ce chant à s'y méprendre, et nous allions nous demander dans quel but, lorsque nous vîmes les serpents se détacher peu à peu, de ses cuisses, de ses bras et de son cou, et glisser un à un sur la dalle. A peine chaque serpent touchait-il terre, qu'il relevait la tête et à peu près un tiers de son corps, et se mettait à se balancer en cadence, en suivant la mesure que le fakir imprimait à ses roulades. Il y en avait une dizaine, tous de l'espèce cobra-capel, une des plus dangereuses de l'Indoustan.

Tout à coup, le fakir, laissant retomber son instrument, se mit à faire des passes avec ses mains devant les serpents, les regardant fixement avec une expression étrange, sans qu'aucun muscle bougeât sur son visage ; on eût dit une tête coulée en bronze. Bien que l'œil du fakir ne fût point dirigé sur moi, j'éprouvai bientôt un malaise indéfinissable à le fixer, et je détournai les regards pour échapper au charme ; tous les assistants étaient sous le coup de la même impression.

A ce moment, un petit choera, jeune domestique chargé d'entretenir le feu pour les cigares dans un brasero en cuivre, cédant à l'attraction, se laissa glisser à terre et s'endormit. Cinq minutes s'écoulèrent ainsi : des effluves magnétiques d'une incontestable puissance se dégageaient réellement de la personne et de la volonté du charmeur. Nous sentions tous que s'il se fût adressé directement à nous, il nous eût endormis en quelques secondes.

L'effet qu'il produisait était tel, que nous ne regardions plus les serpents, et que nous nous trouvions sous le coup d'une violente hallucination, lorsque Chibh-Chondor se leva ; il fit deux passes sur le choera, sans le réveiller, et lui dit simplement en tamoul : "*Neroupou conda rassaldan*", c'est-à-dire : Donne du feu au commandant. Le cigare de sir Maxwell s'était en effet éteint. L'enfant se leva sans hésitation, sans chanceler le moins du monde, et vint offrir du feu à son maître. On le pinça, on le tira de toute façon : il

n'y avait pas à douter de son sommeil ; nous eûmes beau lui parler, le commander pour son service, il ne bougea d'après de sir Maxwell que quand le fakir, qui seul était en communication avec lui, le lui ordonna,

Si le choera eût été réveillé, le fakir n'aurait pas eu le pouvoir de se faire donner par lui-même un verre d'eau sans l'autorisation d'une des personnes de la maison.

Nous regardâmes alors les serpents. Un spectacle plus extraordinaire encore nous attendait : les cobra-capels, paralysés par l'effluve magnétique, gisaient tout de leur long sur la dalle, comme des branches de bois mort. Il n'avaient pas même eu le temps, en s'endormant, de se lever dans la position qui leur est familière.

Nous nous approchâmes de ces dangereux animaux, momentanément inoffensifs : ils ne faisaient pas un mouvement, et c'est à peine si, de temps à autre, une légère contraction nerveuse, un frisson, courant sous la peau, venait déceler la vie.

Le fakir nous fit signe alors de les prendre entre nos mains, ce que nous fîmes en hésitant quelque peu. Quel ne fut pas notre étonnement de voir que nous pouvions les soulever en les prenant par un bout, comme nous eussions fait d'un bâton ! Ils étaient en état complet de catalepsie.

Quand nous les eûmes suffisamment examinés, nous les replaçâmes sur la dalle, ou le fakir les réveilla l'un après l'autre. Au fur et à mesure que chaque serpent recouvrait l'usage de ses sens, de lui-même il venait reprendre sa place autour du cou ou des bras de son maître.

Tout aussi facilement, avec quelques passes de plus. Chibh-Chondor fit passer le choera de l'état de sommeil simple à l'état cataleptique, et le ramena de l'un à l'autre, selon nos desirs.

Lui ayant demandé si, sans nous endormir, il ne pourrait pas nous faire sentir sa puissance, il sourit et nous pria tous de nous asseoir. Ayant déferé à son désir, il vint à nous et nous fit quelques passes sur les jambes : instantanément nous n'eûmes plus l'usage de ces membres, et il nous fut impossible de quitter nos sièges et de marcher. Il nous délivra aussi aisément qu'il nous avait paralysés.

Chibh-Chondor termina la séance en produisant des phénomènes de volonté sur des objets inanimés. Je n'ose décrire les divers exercices auxquels il se livra. Il est des choses qu'on ne peut dire, même après les avoir vues, par crainte d'avoir été sous le coup d'ineffables hallucinations.

Et cependant, dix fois, vingt fois, j'ai vu et revu les fakirs obtenir les mêmes résultats sur la matière inerte.

Il y a certainement quelque chose là . . . Ainsi, ce ne fut qu'un jeu pour notre charmeur de faire pâlir et d'éteindre à volonté les flambeaux qu'on allumait par son ordre dans les parties les plus reculées de l'appartement, de faire mouvoir les meubles, les divans sur lesquels nous étions assis, d'ouvrir et de fermer les portes, et le tout sans quitter la dalle sur laquelle il était accroupi. A un moment donné, il aperçoit par une fenêtre un Indou qui tirait de l'eau d'un puits dans le jardin : il fait un seul geste, et la corde se refuse à glisser sur la poulie, à la grande colère du toutoucara (jardinier), qui ne savait à quoi attribuer